

Visite du Musée de la Beurière... les 14 et 21 février !

Face à une fresque « symbole de transmission du métier de marin », notre guide, passionnément l'un des leurs, nous accueille sur le seuil de porte d'une petite maison. Aujourd'hui le Musée est située à mi pente dans l'escalier du Mâchicoulis, cette ancienne habitation de pêcheur du XIX siècle, juxtaposée à beaucoup d'autres qui se ressemblent, est au centre de leur quartier, celui de la Beurière.

Il nous introduit dans la pièce principale : une table et une armoire, un lit et une commode dont un tiroir ouvert peut s'improviser berceau, un feu à charbon traditionnel... sous la protection d'un crucifix, sont les principaux meubles dont la disposition dans l'exiguïté, est judicieusement calculée.

La pièce voisine... où on mange, où se lave parfois, sert à toutes les besognes ménagères. Un placard où on range la vaisselle peut héberger la nuit une couchette ; il y a plusieurs « bouches à nourrir »... et plusieurs « enfants à dormir » dans les familles nombreuses. Un grand luxe qui manquait là-haut dans les maisons bourgeoises... une petite cour où on stocke aussi le charbon ; elle permet un coup d'œil étroit sur la mer et cache l'intimité de « toilettes » derrière une porte, pudiquement aérée d'un cœur.

A l'étage, pas de carrelage mais du parquet, c'est le refuge d'une autre génération, d'un confort... spartiate à nos yeux mais simplement celui de l'époque, proche de celui de la vie en mer. De nombreux panonceaux décrivent le quotidien des femmes dont les époux étaient en pêche...



Charles Dickens qui passa trois étés à Boulogne en compagnie de sa famille en 1853, 1854 et 1856, comme de nombreux visiteurs, découvrit avec intérêt le quartier des pêcheurs et ses habitants. Dans sa nouvelle « *Our French watering place* » de 1854,

il en fait une description fort enthousiaste. Feu Janine Watrin, regrettée Présidente des Amis de Ch Dickens, a autorisé cette publication au sein du Musée.

Nos pêcheurs sont parmi les gens les plus pittoresques que nous ayons jamais rencontrés. Ils n'ont pas seulement leur propre quartier dans la ville elle-même, mais ils occupent leurs propres villages sur les falaises avoisinantes. Leurs églises, leurs chapelles leur sont propres ; ils fraient l'un avec l'autre et se marient entre eux ; leurs coutumes leur sont propres et leur costume leur est propre, et jamais ne change. Aussitôt qu'un de leurs garçons peut marcher, on le munit d'une sorte de long bonnet de nuit rouge vif, et un de leurs hommes penserait plutôt à s'embarquer sans sa tête, que sans cet indispensable accessoire. De plus, ils portent les bottes les plus impressionnantes, avec les revers les plus énormes, qui se rabattent et se gonflent par-dessus ; et ils s'enfilent dans des blouses et des pantalons bouffants étonnants, visiblement fabriqués en vieilles toiles goudronnées, et en plus si raidis par la poix et le sel que ceux qui les portent ont une démarche particulière, marchant les jambes écartées en se balançant entre les bateaux et les barils et les filets et les gréements, c'est un vrai spectacle.

Puis leurs jeunes femmes, à force de descendre à la mer pieds nus, de jeter leur paniers dans les bateaux qui reviennent avec la marée, de retenir les plus belles prises avec la promesse propitiatoire d'aimer et d'épouser ce cher pêcheur qui va leur remplir, comme un ange, ce panier, ont les plus belles jambes jamais sculptées par la nature dans l'acajou le plus brillant, et elles marchent telles des junons. Leurs yeux lumineux, aussi, semblent ternes à côté de ces éclatants voisins ; et quand elles sont habillées, que dire de ces beautés, avec



leurs beaux visages frais, et de leurs nombreux jupons : jupons rayés, jupons rouges, jupons bleus, toujours propres et élégants, et jamais trop longs ; et de leurs bas faits à la main, couleur de mûre, bleus, bruns, violets, lilas que les plus vieilles, tout en surveillant des enfants à l'air hollandais, tricotent, tricotent, tricotent, assises en toutes sortes de lieux du matin au soir ; et que dire de leurs coquettes petites casaques d'un bleu vif, tricotées aussi et moulant leurs jolies formes ; et que dire de la grâce naturelle avec laquelle elles portent la coiffe la plus ordinaire, ou plient le mouchoir le plus ordinaire autour de leur luxuriante chevelure...

Et nous n'avons aucun doute, lorsque nous regardons les rues escaladant la colline, les maisons se dressant par-dessus les maisons et les terrasses par-dessus les terrasses, et leur vêtements aux tons vifs étalés ça et là au soleil sur les rudes parapets de pierre que la plaisante brume posée sur tous ces objets, et due au fait qu'ils sont perçus à travers les filets bruns accrochés sur les perches afin de les sécher, ne soit, aux yeux de tout vrai jeune pêcheur, une brume d'amour et de beauté, provenant de la beauté de la déesse qui est dans son cœur.